



L'art fait-il du bien ?

À l'hôpital...

Quand l'art adoucit les maux...



L'ART AU CŒUR DES SOINS HOSPITALIERS

C'est le pari de la fondation **Sainte-Marie** à Paris. Pour stimuler les facultés mentales de ses patients et leur donner envie de se déplacer, cet hôpital spécialisé dans la rééducation a monté une exposition de photographies de Jacques Henri Lartigue (ici, *Mary Belewsky, cap d'Antibes, mai 1941*) dans ses espaces communs.

Admirer des tableaux, s'émouvoir, créer soi-même des œuvres d'art... Des expériences montrent qu'à l'hôpital, l'art fait parfois reculer la maladie, physique ou mentale.

Une photographie sur un mur jaune – celle d'une baigneuse dans le sud de la France, prise en 1941 par le photographe Jacques Henri Lartigue. Comme au musée ! Pourtant, l'œuvre a été accrochée... près de la piscine de balnéothérapie d'un hôpital parisien, la fondation Sainte-Marie. « On sait aujourd'hui qu'on ne peut pas soigner chaque partie du corps séparément : nous devons appréhender l'homme dans sa globalité. C'est pourquoi nous sollicitons la sensibilité des patients », insiste le professeur Gilles Kemoun, directeur de la politique médicale de l'institution spécialisée dans la rééducation. Pour cela, de simples posters ne suffisent pas : seul l'art peut provoquer un orage émotionnel susceptible d'agir sur l'état psychique et même physique des malades. Comment les faits de voir, de ressentir une émotion artistique ou de créer permettent-ils d'atténuer certains maux ? Pour le comprendre, nous sommes allés à la rencontre de ceux pour qui l'art peut, parfois, compléter certains traitements.

Des expériences révèlent l'impact des émotions sur la posture

À la fondation hospitalière Sainte-Marie, donc, les patients accidentés apprennent à retrouver au mieux leurs capacités ou à vivre avec celles qui leur restent. Mobiliser leur volonté est pour cela essentiel. « Nous avons voulu faire un hôpital qui ne ressemble pas à l'hôpital. Le but de cette exposition est d'ouvrir une fenêtre sur l'extérieur. En regardant ces photos de Lartigue, les patients se souviennent que la vie continue au-dehors : leur objectif est de sortir d'ici ! », insiste l'architecte et scénographe du lieu Franck Vinsot. Alain, 59 ans, victime il y a vingt ans au Niger d'un accident de la circulation lui ayant laissé de lourdes séquelles physiques, fait partie des pensionnaires. Chaque jour ou presque, il parcourt une partie de l'exposition des œuvres de Lartigue, scrutant chaque détail et approfondissant sa connaissance de l'artiste sur Internet. « Ici, on peut penser à autre chose qu'à nos douleurs. La différence avec les autres hôpitaux est colossale »,

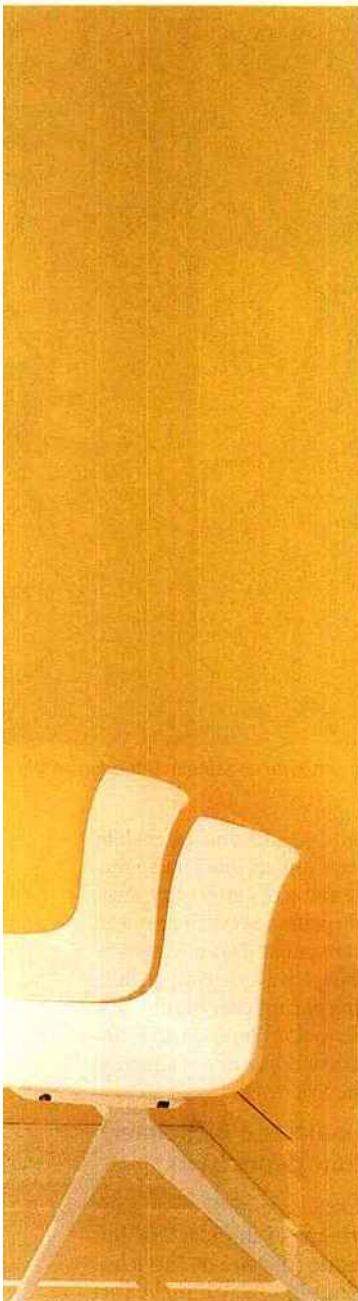


LE MUSÉE POUR OUBLIER LA MALADIE...

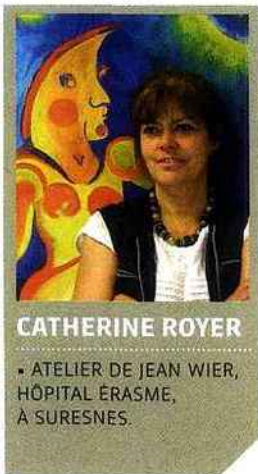
... et retrouver ses souvenirs - comme ici au Louvre ! Voir des œuvres ralentirait en effet la progression de la maladie d'Alzheimer.

reconnaît ce grand voyageur. Mais cette exposition ne se limite pas à stimuler le mental des patients : elle a pour but de doper également leurs progrès physiques. Un livret explicatif proposant trois parcours de longueurs différentes est distribué à chaque personne hospitalisée. Aucune obligation de les réaliser. « Moi, je préfère créer mes propres itinéraires », remarque Alain. Toujours est-il que chaque soir, il constate qu'il a marché davantage.

Mais ce n'est pas tout. Cette initiative aurait des effets bénéfiques sur les patients en leur faisant travailler leur posture, à leur insu. « Des études ont montré que face à une image violente, le corps oscille vers l'arrière. Devant une image véhiculant de la joie (comme les jeux de ballon



L'art n'apporte pas un simple mieux-être, il a aussi des effets sur les pathologies lourdes



CATHERINE ROYER

• ATELIER DE JEAN WIER,
HÔPITAL ÉRASME,
À SURESNES.

J'ai commencé à peindre à l'hôpital Érasme, à Antony, où j'étais hospitalisée pour dépression. Je n'avais plus goût à rien. Au début, je me faisais véritablement violence pour me rendre à l'atelier de peinture, qui y était organisé pour les malades. Puis, je me suis rendu compte que ce lieu était le seul où je sortais de moi-même et de mes idées noires. Moi qui avais suivi dans ma jeunesse des études artistiques, j'ai retrouvé le goût de créer et, ce faisant, de vivre. Sans la peinture et sans Éric Pays, l'artiste qui anime l'atelier, je n'aurais jamais pu guérir – même avec des médicaments et une psychothérapie. En ce moment, je peins sur un drap bleu une femme de feu qui survole la terre.

••• ou les baignades immortalisés par Lartigue), la personne a tendance à esquiver un mouvement vers l'avant », indique le professeur Kemoun.

Quant aux victimes d'un accident cérébral ou atteintes d'une maladie neurologique comme Alzheimer, les œuvres d'art sollicitent leur cerveau, ralentissant par exemple la perte de mémoire. C'est pourquoi la fondation Sainte-Marie organise régulièrement pour ces patients des visites de musée. Une véritable thérapie non-médicamenteuse. Elle a été développée depuis une dizaine d'années aux États-Unis, en particulier par le Museum of Modern Art (MoMA : www.moma.org/meetme/index), qui a décidé d'ouvrir ses portes une fois par mois aux seuls malades d'Alzheimer. Des études mettent en effet en évidence une stabilisation, voire une amélioration de l'état de ces personnes. Au Louvre, qui se veut un des pionniers de l'accueil des publics en situation de handicap en France, on se réjouit ainsi de certaines « petites victoires ». Celle, par exemple, d'une vieille dame atteinte par la maladie d'Alzheimer qui, devant *La Liberté guidant le peuple*, au vu des citoyens sur les barricades, a soudain entonné dans la salle un air que lui chantait son grand-père ancien combattant. Ou celle de cet homme qui, après une visite en groupe, s'est remis à peindre et est allé jusqu'à inviter sa femme au musée, alors qu'il ne lui proposait plus aucune sortie depuis des années.

Car voir une exposition, observe-t-on, restaure une estime de soi mise à mal par la maladie ou le handicap. « Pour les gens valides, la culture constitue un peu la cerise sur le gâteau. Mais pour ceux et celles qui se sentent au ban de la société, voir les œuvres dont tout le monde parle est essentiel, car la construction de l'identité passe aussi par l'immersion dans l'art et dans une culture commune », insiste Michel Lomonaco, chargé de fidélisation des publics en situation de handicap au musée du Louvre, qui a mis au point des guides de visite à leur intention, téléchargeables sur Internet.

Cette identité, les personnes malades ou handicapées peuvent également la reconstruire par la création artistique. En mettant la main à la pâte, elles affinent la précision de leurs

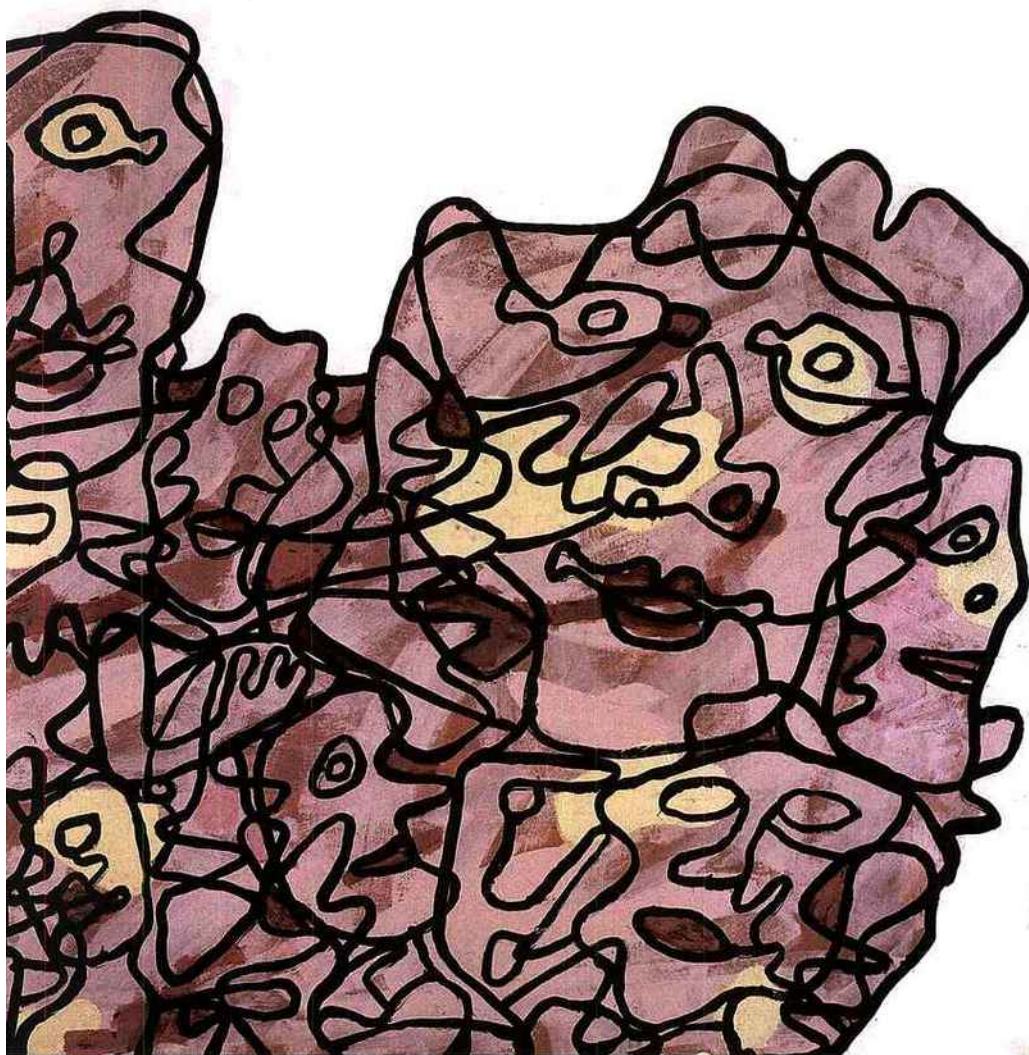


Jean Dubuffet, le peintre de ce tableau (*Mondanité VI*),

mouvements. Mais aussi, elles améliorent leur confiance en elles et réveillent leurs personnalités. C'est à cela que s'attache l'artiste Éric Pays, qui anime l'atelier de peinture et sculpture Jean Wier à l'établissement public de santé mentale Érasme, à Suresnes. Ici, pas question de faire analyser les dessins par un thérapeute. « Je veux placer les patients dans une position d'artiste et les inciter à développer une production personnelle », insiste Éric Pays.

Combattre la maladie d'Alzheimer, sortir d'une dépression

Tantôt donc, il laisse les patients créer, sans leur imposer de thème. Tantôt, il leur fait découvrir un aspect de l'histoire de l'art à travers une visite au musée – par exemple, l'art premier au musée du quai Branly –, puis les invite à s'en inspirer. Grâce à la fondation Réunionica, qui soutient des associations proposant des actions culturelles notamment en milieu hospitalier, les membres de l'atelier ont même la fierté d'avoir exposé leurs œuvres au Quai-



a inventé le terme d'« art brut » pour qualifier les créations des personnes sans culture artistique.

Branly justement, ainsi qu'au palais de Tokyo. « Je suis souvent stupéfait par la qualité de leur travail. Leurs préoccupations sont celles des artistes contemporains », rapporte Éric Pays. Au point de redonner un sens à bien des existences. Un jeune homme, interné à l'hôpital psychiatrique Érasme à Antony depuis son enfance, incapable de mener une vie autonome, s'est découvert la faculté de traverser Paris et sa banlieue deux fois par semaine pour participer à l'atelier. Même les jours de grève, il trouve les moyens de faire le trajet. Quant à une autre participante, la souriante Catherine, elle a pu, grâce à ces séances, sortir de la dépression (*lire encadré à gauche*).

L'art n'apporte donc pas un simple mieux-être psychique : le corps médical observe ses effets thérapeutiques même sur les pathologies lourdes. Et lorsque l'art ne peut contribuer à soigner, il peut néanmoins aider les malades à échapper un instant à leurs souffrances et au carcan hospitalier. En 1977, un artiste, Colin Cyvoct, a ainsi décidé d'installer son atelier à

l'hôpital Charles-Foix, à Ivry-sur-Seine, où sont accueillies des personnes en fin de vie. Ici, les pensionnaires sont « condamnés à perpétuité ». Pour Colin, donc, pas question de soigner ou de guérir. Ni même d'enseigner. Il a simplement ouvert son espace de création aux vieillards désireux d'y entrer, leur offrant le matériel pour s'exprimer, recoller les morceaux de leur existence passée, laisser une trace de leur vie ou simplement, sentir encore le sang couler dans leurs veines. Comme cet homme venu juste avant sa mort s'émerveiller du geste de sa main et du dessin naissant sur le papier. « J'ai juste voulu offrir un lieu de liberté à ces gens qui vivaient sous contrôle de l'institution médicale », explique Colin Cyvoct. Une liberté qui suffit à adoucir bien des maux. Comme ceux de Bernard Faucheur, 81 ans. Arrivé à l'hôpital dans un état terrible, il a peu à peu installé dans sa chambre un cheval, des pots de peinture, des statuettes... Dans cet univers qu'il s'est créé, il semble enfin heureux. Pour la première fois de sa vie. « Je chante tous les matins », lance-t-il en riant. ■ M. Z.

Comment les « fous » se sont mis à l'art...

1800 Le docteur Philippe Pinel préconise l'abolition des chaînes immobilisant les malades mentaux : désormais, ils seront libres de se servir de leurs mains.

1901 Le médecin Marcel Réja publie *L'Art malade*, dessins de fous, où il reconnaît la valeur artistique des productions des malades. On s'aperçoit que dessiner peut leur apporter un mieux-être.

1924 André Breton publie le Manifeste du surréalisme, prônant un art affranchi des carcans de la raison.

1945 L'artiste Jean Dubuffet invente le terme d'« art brut », désignant la création spontanée des personnes sans culture artistique. Il constitue une collection d'œuvres glanées dans les asiles psychiatriques.

1950 Une exposition internationale d'art psychopathologique est organisée à l'hôpital Sainte-Anne, qui crée un fonds muséal d'œuvres de patients.

2011 Un colloque sur « Les dangers de l'art » se tient à Sainte-Anne. « Faire croire à des personnes fragiles qu'elles sont artistes les leurre sur leur identité et peut les déstabiliser fortement », s'inquiète Anne-Marie Dubois, responsable du centre d'étude de l'expression de l'hôpital. Car la maladie ne fait pas (toujours) le génie. « Or le marché de l'art récupère parfois ces créations, profitant d'une certaine curiosité du public », regrette le galeriste Alin Avila.

À lire : Art, folie et alentours, revue Area, Alin Avila dir., 194 p., 20 €. De l'art des fous à l'œuvre d'art, T. 1, par A.-M. Dubois, éd. Édite, 304 p., 39 €.